

Henri Clérau

ÉCHAPPÉE FATALE

Roman



Publishroom
Factory

Publishroom Factory
www.publishroom.com

ISBN : 979-10-236-1284-4

Echappée fatale est une œuvre de fiction. Toute ressemblance ou similitude avec des personnes, des entreprises, des situations... existantes ou ayant existées ne seraient que pure coïncidence.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Henri CLERAU

Échappée fatale

Roman

Prélude

Maxence était assis sur les vieilles marches de pierre de sa maison. Le soleil n'était pas encore levé et la douceur de l'océan tout proche ne calmait pas le froid de la nuit.

Il observait ses mains qu'éclairait la lune. Une lune pleine et lumineuse. Il ne bougeait pas, ses bras étaient tendus, comme pour tenir à distance ces mains que Maxence observait.

Ce n'était pas des mains de travailleur manuel. Elles étaient fines avec des ongles soignés, mais en les examinant bien, on remarquait des rougeurs, des griffures et des marques de coups.

Depuis toujours il suivait un chemin tranquille et bien tracé, dont rien ne semblait devoir le détourner et pourtant, l'embarquée de ces deux derniers jours avait été tellement soudaine, tellement brutale ! Il se remémorait l'enchaînement des événements et les décisions prises, sans qu'il comprenne ce qui se jouait et ce qui l'avait fait basculer du côté de ces vies parallèles et marginales. Des vies qui suivent leurs propres règles et leurs propres lois, ignorant, niant même, celles qui s'appliquent au reste des hommes.

« Tu ne tueras point ».

Maxence regardait ses mains et se demandait comment et pourquoi il avait tué un homme.

Il les posa sur les marches, bien à plat et sentit la fraîcheur et l'humidité des vieilles pierres, sur lesquelles avant lui son

père, son grand-père et combien d'autres encore qui l'avaient précédé s'étaient assis.

Il respira à pleins poumons et l'air salin le remplit de la puissance de l'océan. Il se sentit plus fort et se dit que quoi qu'il arrive, il ne se laisserait pas faire. Le sentiment d'avoir trop subi durant toutes ces années était devenu obsédant et depuis quelque temps déjà, il résistait. Dans la partie inégale qui se jouait maintenant, il refusait d'être l'agneau docile du sacrifice et même si sa vie semblait lui échapper, il ferait tout pour rester dans le jeu.

Maxence poussa sur ses mains pour se relever, entra dans la maison et observa silencieux la jeune femme prostrée sur le canapé. Après quelques instants, la voix étouffée, mais sûre, il dit simplement :

– Ils seront bientôt là, il faut repartir.

J-13

Ce mardi à 7 h 30, la circulation était fluide dans le sens de la province. Paris dans le dos, Maxence était parti une demi-heure plus tôt. Trop tôt comme d'habitude. Son rendez-vous n'était qu'à 9h30 et bien sûr M. Guillet serait en retard. Pas de beaucoup, car c'était un homme sérieux et tous deux s'appréciaient, mais il serait en retard. C'était un peu leur relation qui voulait ça, comme quand on dit «j'arrive» à un ami et que dix minutes après on n'est toujours pas parti. Yves Guillet en retard, il arriverait une heure en avance à ce rythme. Bien sûr il allait s'arrêter à la station-service de Mirepin pour prendre un café croissant et préparer sa visite, mais il avait quand même plus d'une heure d'avance. Pour rien en fait, pensa-t-il. Dix minutes pour un café auraient suffi, car la visite chez ce petit client sans surprises n'avait guère besoin de préparation. *Guillet Imprimeur* lui achetait tout son papier, en tout cas tout ce qu'il pouvait lui vendre.

Maxence était commercial chez un grand distributeur de papier. À chaque fois qu'on lui demandait ce qu'il faisait, il sentait une grande fatigue l'envahir. «Je vends du papier». Tout le monde en utilisait, mais personne ne connaissait le monde du papier, ni l'imprimerie. Cela faisait partie des secteurs Business To Business, B To B comme disent les journaux, mal connu du grand public. Trop spécifique, trop en amont, trop petit... le monde du papier avait autant de notoriété que

celui des films plastiques ou des métaux spéciaux... aucune. Il fallait donc expliquer, avec des mots simples et des exemples : du papier impression écriture, pas du papier journal ni du papier toilette. Du papier pour les plaquettes commerciales, du papier pour les livres, du papier pour les entêtes de sociétés ... « Et ça marche et ça te plaît ? »... Maxence se sentait las de dire oui à chaque fois. Toute conviction avait disparu et cela se devinait avant même qu'il ait commencé à parler. Une ou deux secondes de silence, c'est peu, mais c'est trop long quand il s'agit de dire son enthousiasme.

7 h 45, Maxence avait les deux mains sur le volant. Le soleil ce matin d'octobre était exceptionnellement lumineux et annonçait une belle journée. Il roulait à 110 kilomètres/h. L'autoroute du sud était limitée à 110 sur plusieurs dizaines de kilomètres au départ de Paris et si la circulation était déjà dense, elle restait fluide. Que de belles promesses en ce début de journée... et il se posa alors l'inévitable question : qu'est-ce que je fous dans cette bagnole ? Cette interrogation voilà déjà bien six ou sept ans qu'elle tournait dans sa tête, lancinante, revenant régulièrement à la surface pour l'interroger sur la vacuité de sa vie. Franchement, vendre du papier, est-ce que cela avait un sens ? Est-ce que cela pouvait donner un sens à l'existence ? Il en doutait de plus en plus et pourtant son existence, depuis quinze ans, tournait autour du papier, des imprimeurs, du prix des papiers qui baissaient qui montaient, des clients qu'il fallait augmenter, des clients qui payaient mal puis qui ne payaient plus... comment ne pas être fatigué ?

Le panneau signalant la halte habituelle de Maxence indiquait 2 kilomètres. Il calcula rapidement, 2 kilomètres à 110 kilomètres/h cela faisait tout juste une minute. Encore une minute avant de s'arrêter. La bretelle de sortie approchait. Il était presque 8 h, son rendez-vous était dans une heure et demie. Maxence avait le regard fixe, encore trente secondes peut-être avant la bretelle. Trente secondes pour prendre sa

décision. Décider n'avait jamais été simple pour lui... alors décider en trente secondes! En même temps il suffisait de ne pas décider. Ne pas décider de sortir, continuer tout droit, ne pas se poser de question, juste continuer. Il arrivait au niveau de l'aire, il ne détourna pas la tête, sa vitesse n'avait pas varié, 110 kilomètres/h en direction du sud.

Maxence roula encore une demi-heure puis il s'arrêta sur une aire de repos. La semaine démarrait et pourtant du repos il en avait besoin. Il avait arrêté sa voiture face au soleil et restait assis sans bouger, les deux fenêtres avant légèrement baissées. Il avait le regard dans le vide. Il tentait d'analyser les sentiments contradictoires qui l'assaillaient. Excitation, crainte et jubilation mêlées rendaient sa respiration irrégulière et courte. Maxence jeta un coup d'œil rapide à son téléphone portable. 8 h 30. La demi-heure qui venait de s'écouler était la plus importante de sa journée. Elle était le sas qui le faisait passer du silence au bruit, du calme à l'agitation, de la sécurité au danger. 8h30 marquait formellement pour lui le top départ, comme la cloche sonne à Wall Street le début et la fin de la séance. Chaque journée était pour Maxence une séance boursière, avec ses hauts, ses bas et ses gros coups de stress.

Mais si 8 h 30 donnait le top pour les gens bien élevés, Vincent qui se moquait bien de la politesse quand il s'agissait des autres et qui n'était pas son boss pour rien, aurait déjà dû l'appeler. Comme il ne l'avait pas fait, c'était à Maxence alors, suivant cette loi jamais posée, mais toujours vérifiée, qu'il revenait d'appeler son patron, pour ce rituel du premier coup de fil de la journée. Un coup de fil d'allégeance qui le rendait malade d'avance.

Il regarda le livre posé sur le siège passager, « 16 décisions qui changent tout ». Il n'appellerait pas, il ne s'était pas arrêté à la station habituelle, il ne passerait pas le coup de fil habituel... la journée ne serait pas habituelle.

C'est alors que le téléphone sonna. Le prénom qui s'affichait sur l'écran était sans surprise et glaça Maxence. Qu'avait-il cru ? Il hésita le temps d'une sonnerie, puis de deux... il prit une profonde respiration et décrocha.

– Allo, tu dors ? Je te réveille ? Le ton était enjoué et il s'en sentit piteusement soulagé.

– Tu es où ? reprit la voix lointaine

– Bonjour Vincent, je suis sur la route pour voir Guillet, j'ai rendez-vous dans demi-heure.

– Guillet... encore ! mais tu y étais il y un mois. Tu bosses pour eux maintenant ?

Vincent avait pour habitude de déstabiliser Maxence. Il le faisait avec tous et particulièrement ses collaborateurs les plus proches. C'était son mode de management à lui, un mélange de harcèlement pervers et de complicité forcée. Il leur faisait rarement des compliments. En tout cas jamais de compliment qui ne le serve lui. D'ailleurs Vincent faisait rarement des choses qui ne le servaient pas. Manipulateur par nature, son aide n'était gratuite qu'en apparence et il savait toujours vous rappeler, même plusieurs mois après, le coup de pouce réel ou inventé que vous lui deviez. Avec le temps il n'y avait plus que des services inestimables. Il fonctionnait comme ça. Il mettait tous ceux qu'il pouvait sous son emprise et Maxence était tombé en quelques semaines. Il n'avait pas su opposer de réelle résistance... beaucoup de compromis, de renoncements, d'acceptation s'étaient accumulés durant toutes ces années, formant la gangue dans laquelle il se débattait maladroitement.

Maxence ne tenta logiquement pas de discuter avec Vincent. Il n'argumenta même pas sur sa visite à Guillet, la voix enjouée de son boss était un petit capital à préserver pour sa tranquillité, surtout ne pas le gaspiller. Il demanda quelques nouvelles de Vincent. Vincent s'aimait beaucoup et il aimait qu'on l'aime. Alors Maxence se montra attentif, ou Vincent était-il ? Qui allait-il voir ? De gros rendez-vous, beaucoup de kilomètres,

de la fatigue,... bien sûr Vincent devait se ménager, mais il était en forme,... Maxence avait la tête qui tournait. Son boss lui souhaita une bonne journée « rappelle-moi »... « bien sûr ce soir »...

Maxence ferma les yeux, il se sentait très fatigué et le mal de tête s'était invité, la journée commençait vraiment.

Au bout d'un moment il tourna la clé de contact et décida de faire demi-tour. Il serait à peine en retard. Peu importe qu'il n'ait rien préparé, Yves Guillet jouera le jeu et fera semblant de ne rien remarquer. Ils parleraient de l'activité, du marché, il évoquerait le dernier investissement du groupe, peut-être un petit tour d'atelier et puis très vite ils oublieraient le papier et parleraient d'économie en général, de la société, de politique, comme ils aimaient le faire.

ÉCHAPPÉE FATALE

Henri Cléreau

Maxence est au bord du burn-out, alors un jour il s'offre une respiration, une semaine de vacances volée à son boss et sa femme.

En chemin il croise Chloé, qui fuit New York et ceux qui la traquent. Il n'a que des doutes, elle n'a que des certitudes...démarré alors un road trip meurtrier, dont chaque étape les éloigne un peu plus de leur vie d'avant.

Qu'en restera-t'il au bout de la route ?

L'auteur :

Côté cour : des études supérieures, des voyages en Europe et en Amérique du Nord, une carrière menée dans plusieurs groupes internationaux.

Côté jardin: le cinéma, la littérature, la musique...et l'envie d'être acteur plus que spectateur... et l'envie d'écrire...c'est ainsi que naît « échappée fatale ».



979-10-236-1284-4

17€